

point, toujours retenu par la froideur apparente de la jeune femme.

Il avait beau se dire :

—Ce serait son intérêt et celui de ses enfants.

Persuadé que Paule ne l'aimait pas, ne pourrait jamais l'aimer, il repoussait tout espoir.

D'un côté la réserve de la comtesse, de l'autre le respect qu'elle lui inspirait, paralysaient les élans de son âme, laissaient debout la barrière qui était entre eux, que tous deux auraient voulu voir brisée, et empêchaient l'union de deux cœurs qui s'appelaient et s'élançaient l'un vers l'autre.

On savait à Saint-Armand que le jeune homme n'avait jamais cessé d'aimer la belle Paule et l'on s'occupait de la jeune veuve et son amoureux.

—Vous verrez, disait-on, que cela finira par un mariage. Etienne l'aime toujours et il n'abandonne pas ses espérances d'autrefois.

—Seulement elle a deux enfants.

—Mais Georges et Edouard seraient les fils d'Etienne qu'il ne les aimerait pas davantage.

—D'ailleurs elle est pauvre et il est riche ; l'épouser est ce qu'elle a de mieux à faire.

—Elle peut lui accorder cette récompense. Il l'a méritée. On ne peut pas dire qu'il n'a pas été fidèle à son premier amour, celui-là. Combien d'autres à sa place auraient fini par se marier.

—En vérité, on serait tenté de croire qu'il savait qu'elle deviendrait veuve et qu'il l'attendait.

Tout ce qui se disait arrivait aux oreilles d'Etienne ; cela l'attristait et le contrariait. Bien qu'il n'y eût rien de malveillant dans ces comérages, et qu'il n'y pût voir, au contraire, que des marques de sympathie, il n'admettait pas que les gens s'occupassent de choses qui ne les regardaient point. Ce qu'il redoutait surtout, disons-le, c'était que la comtesse pût éprouver un mécontentement à cause de lui.

Paule, en pensant à Mercédès, qui lui avait donné tant de preuves d'amitié, s'était rappelé que la jeune Espa-